

ETUDES RELIGIEUSES.

VINGT-QUATRE HEURES A LA TRAPPE

DE

BELLEFONTAINE.

Envoi. Grande nouvelle ! Sacre d'un abbé. Arrivée à la Trappe. La réception. Le silence éternel. Le père Marie-Bernard. Visite du couvent. La cour. Les cloîtres. Le cimetière. Mort et funérailles du trappiste. Le chapitre des Coulpes. Le réfectoire. Le dortoir. L'office de nuit. Le Salve, Regina. Les ateliers et le travail. Bonheur et santé des trappistes. Erreurs et préjugés. Paysage. La voiture de monseigneur ! Les cent vingt moines. L'histoire du comte de la Forêt-Divonne.

A MADAME LA MARQUISE DE MALESTROIT DE BRUC, AU
CHATEAU DE LA NOE.

Paris, 25 novembre 1845.

MADAME,



LORSQUE assis à votre noble foyer, où rayonnent toutes les vertus et toutes les gloires bretonnes, où sourient toutes les grâces et toutes les distinctions françaises, je vous ai raconté mon pèlerinage du mois dernier à la Trappe de Bellefontaine, j'avais (pardonnez-moi cette franchise,) l'esprit distrait par mille sentiments, dont le plus vif était ma reconnaissance pour votre charmante hospitalité. D'ailleurs, le moyen de ramener intérieurement, sur l'étroit horizon de mes souvenirs, mes yeux éblouis par ce panorama de dix lieues qu'on embrasse de la colonnade grecque de votre château ? Néanmoins vous avez alors écouté mon récit avec une attention si profonde et si flatteuse, qu'au moment de le compléter aujourd'hui à tête reposée, — sans autre horizon que ce coin de ciel parisien qui tient dans un carreau de fenêtre, sans autre diversion que ce bruit de cent mille voitures auquel on s'habitue comme vos meuniers au tictac de leur moulin, — je me fais, madame, un devoir précieux de vous dédier le tableau dont vous avez agréé l'esquisse.

J'avais déjà vu la Trappe de Bellefontaine en des circonstances trop chèrement douloureuses pour être livrées au public. Vous savez que mon plus intime ami d'enfance, esprit éminent et cœur généreux s'il en fut, repose dans le cimetière de ce couvent, enveloppé de la robe blanche des frères de chœur, et couvert de la petite croix noire qui confond tous les citoyens de cette répu-

blique sacrée. Encore agité de ces émotions impérissables, je dinaïs, le dimanche 26 octobre, chez Mme la marquise de la Bretèche, — en ce château du Couboureau, non moins célèbre par la gracieuse hospitalité, que par ses perspectives rivales de celles de Clisson, — lorsqu'on m'annonça que le sacre du nouvel abbé de la Trappe, fixé d'abord au 12 novembre, aurait lieu le surlendemain, 28 octobre. Je savais que cet abbé était un personnage arraché volontairement au grand monde, qu'un intérêt mystérieux s'attachait à sa naissance, à son histoire et à son élection même.... Je savais enfin qu'une consécration abbatiale est la plus curieuse et la plus rare cérémonie qui se puisse voir en France au dix-neuvième siècle.... Je résolus donc de me trouver, à tout prix, le 27 octobre, à Bellefontaine, avant l'arrivée de l'évêque d'Angers, dont la réception ne serait pas le moindre épisode de la fête. Je voulais aussi étudier à fond, pour nos lecteurs, ce fameux ordre de la Trappe, sur lequel on n'a jamais donné que des détails faux ou incomplets.

Je partis le soir même pour Mortagne, après avoir salué dans l'ombre la colonne mutilée de Torfou. Au lieu de gratter sur ce monument les noms ineffaçables de Bonchamps, de Charette, de Lescure et d'Elbée, pourquoi n'y avoir pas ajouté le nom de Kléber, ce glorieux vaincu des géants vendéens ? Il est temps d'écrire enfin cette grande histoire de l'Ouest autrement qu'avec les petites passions contemporaines ! A Mortagne, la Sèvre me déroba ses charmes sous un impénétrable brouillard. En vain le soleil essaya de venir à mon aide, la jolie rivière refusa obstinément de lever son voile. Je ne fis que traverser Chollet, et j'arrivai le 26, à trois heures, au monastère de Bellefontaine.

Il est situé à deux lieues de Beaupréau, près de cette fameuse lande de Bégrolle, où tant de vendéens tombèrent le 16 octobre 1793, à côté de MM. d'Elbée et de Bonchamps blessés à mort. Grâce au labeur infatigable des moines, cette lande inculte, inondée de sang, se couvre aujourd'hui de moissons dorées. Et peut-être, dit M. Muret, la charrue du trappiste heurte encore des débris d'armes et des ossements de soldats. Le religieux prie alors pour ces chrétiens inconnus, sans se demander s'ils étaient blancs ou bleus.

Ce touchant spectacle de la prière dans le travail, en pleine campagne, frappe inévitablement le voyageur, aux approches du couvent. Les frères convers sont épars dans les champs, courbés sous leurs épais frocs bruns, maniant la pioche, le soc ou la faucille, et arrosant la terre de leurs sueurs fécondes. Tout à coup la cloche de l'église sonne. A cette voix du ciel, les moines se redressent, les bras s'arrêtent, les instruments tombent, et les cœurs s'élèvent à Dieu. Ces muettes invocations se renouvellent d'heure en heure.

Le voyageur se sent déjà transporté loin de notre siècle et de notre monde ; mais c'est bien autre chose lorsqu'il franchit le portail de l'abbaye ! Il entre alors de plain-pied dans le moyen âge, et toutes les merveilles de l'ancienne foi revivent à ses yeux.

Une foule d'invités et de curieux affluant ce jour-là au couvent, la cérémonie de la réception était supprimée. Voici en quoi elle consiste : Tout homme (1) qui se présente à la Trappe, clerc ou laïque, prince ou mendiant, croyant ou impie, est accueilli, nourri et logé pendant trois jours. Le portier le salue du nom de frère, sans lui demander qui il est ni d'où il vient ; il le débarrasse de son bagage et de son bâton de pèlerin, et se prosterne devant lui sur

[1] Les femmes ne sont admises à la Trappe que lorsqu'on y consacre une nouvelle église. Mais en dehors du couvent, la charité des religieux ne distingue point les sexes.